

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 4 (1866)
Heft: 34 [i.e. 35]

Artikel: Un souvenir de la Pierre-aux-Fées : suite
Autor: Mussard, Jeanne
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-178909>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ein erieint : su moo ! — Quand la fenna lo ve éteindu, l'entra dein la bouteque ein descin : stu iadzo te l'as t'n'affére ; le lo craïa bin adrâï moo, et le preind donna corda que l'âï passé à l'otor d'âo cou. Le passé lo bet dé la corda pé on perte que l'âï iavâï aô pliaifond, et lo là teni avoué on bocon dé bou, et pouï après, le monté vito amont, teri la corda, pô férè crairé que s'n'hommo s'êtâï peindu. Mâ peindeint que le remontavé, lo charron douté la corda dé son cou, et attasé lo bane d'âno avoué, et la fenna quêtâï arrevâie amont, preind lo bet dé la corda et se met à teri lo bane d'âno que fut bintout peindu. La fenna que craïa s'n'hommo bin ganguelli, se frotté l'é je avoué on ougnon, po sé férè plliora, et le cor tsi l'assesseu et tsi lo syndico ein erieint : Eh ! mon Dieu ! veni vito.... m'n'hommo, mon pourro hommo s'est peindu !.... L'assesseu, lo syndico et tot pllien d'autré dzein vignont verré à la boutequa d'âo charron po lo dépeindré ; mâ quand l'âï arreviront, troviront lo charron que rabotavé tranquillamentein ein sublîent onna tsangon, et découté li, lo bane d'âno, peindu, que branlavé adé.....

Vo pâodé crairé diéro furent ébâhî, et diéro la fenna fut attrapâie. Tot lo mondo rise dé bon lieu de ellia galésa farça, excepta la fenna, qu'on cinvouïa, menâie pé on gendarme, vo sédé bin ô !

C. C. D.

X.

Accablé sous ce double malheur, Georges Lesbury serait resté seul sans sa vieille noârrice, qui trouvait encore dans son cœur saignant quelques mots d'espoir, quelques bonnes paroles que le créole écoutait les larmes aux yeux.

Mais le coup de foudre qui venait d'atteindre Georges l'avait frappé mortellement. Pendant trois mois que dura sa maladie, la vieille mulâtrisse, qui pleurait les siens en silence, ne quitta pas le chevet du jeune homme qu'elle avait berçé. Attentive à ses inondres désirs, elle sut adoucir les dernières heures de sa vie. Mais si Georges, touché de ses soins et de sa tendre sollicitude, convint en lui-même que la race africaine possède autant de cœur que la race blanche, il mourut persuadé que le cerveau d'un homme de couleur ne fonctionne pas de la même manière que le nôtre.

— Maintenant, me dit la fée en me montrant le cadavre du planteur que sa nourrice arrosait de larmes, comprends-tu pourquoi Dieu, te retirant la richesse, t'a placée dans la modeste position que tu occupes ? pourquoi il t'a fait naître cette fois sur une terre libre où tous les hommes sont égaux, où la naissance et la mort ne s'effacent devant le mérite personnel ?

— Oui, balbutiai-je en baissant les yeux.

— Je n'ai donc pas besoin de t'avertir que de ta conduite présente dépendra ton existence future. Mais ce que je dois ajouter, c'est que les hommes ne passent à un état supérieur dans l'un de ces milliards de mondes que tu vois dans l'espace que lorsqu'ils ont atteint ici le plus haut degré de perfectionnement que leur nature comporte. Jusque-là, ils sont soumis à toutes les épreuves propres à développer les nobles facultés de leur âme et de leur intelligence. Aucun d'eux n'est condamné à un malheur éternel, mais à une expiation régénératrice qui dure plus ou moins longtemps. La position dont tu te plains a pour but de détruire certains préjugés de caste dont tu es encore imbue. Prends donc garde de jamais dédaigner l'ouvrier aux mains noires par le travail, prends garde de croire que l'élégant oisif a plus de valeur morale que l'artisan qui gagne son pain à la sueur de son front.

Tu viens d'être privilégiée entre toutes les créatures, et puis-

qu'il t'a été permis de soulever un coin du voile qui couvre le passé. Lâche de te rendre digne d'une telle faveur en t'efforçant à monter un degré de cette échelle symbolique qui touche à la matière et s'élève jusqu'à Dieu.

J'allais interroger la fée sur ce grand mystère, quand, me touchant le front de sa baguette magique, elle me rejeta palpitalement d'émotion dans cette vie où, selon elle, j'expie mes torts passés.

— Voilà un songe bien surprenant, dis-je à Marceline quand elle eut achevé son récit.

— Aussi n'est-ce point un songe, répliqua la jeune fille en se levant, c'est un avertissement.... une révélation. Jamais le souvenir de la Pierre-aux-Fées ne s'effacera de ma mémoire.

La voix de Marceline était si persuasive que je me levai à mon tour sans oser la contredire.

Comme nous tenions à rentrer de bonne heure, nous revîmes à l'auberge où je donnai l'ordre d'atteler notre voiture, et, cette fois, traversant le pont de Bellecombe pour prendre la route de Bonneville à Genève, nous nous arrêtâmes quelques instants devant la tour ruinée que surmonte une croix.

Mais les amours de Loys et de Blanche n'avaient plus le pouvoir d'occuper Marceline, et ce débris féodal qui, en toute autre occasion, lui eût inspiré quelque poétique pensée, ne put la tirer de sa rêverie.

Ni le coucher du soleil empruntant la cime neigeuse des Alpes, ni les beautés pittoresques du paysage, ni le lever de la lune qui devançait la nuit ne provoquèrent chez Marceline ces mouvements d'extase, ces élans de joie auxquels ma jeune amie m'avait habituée ; elle vivait en elle, ou plutôt dans ce mystérieux passé qu'elle pensait avoir vu.

Après ces derniers mots, madame Walter cessa de parler.

Cependant aucune des personnes réunies dans le salon n'osait émettre son opinion sur ce qu'elle venait d'entendre.

— Eh bien, mesdames, demanda la narratrice, ne vous avais-je pas averties que vous ne me croiriez pas ?

— Ah ! madame, c'est trop dire, fit une voix timide, nous ne doutons ni du songe, ni de votre véracité.

— Mais vous repoussiez le système développé par la fée comme n'ayant pas le sens commun ?

Toutes les bouches restèrent closes.

— Je m'y attendais, continua madame Walter. Il ne me restait qu'une chose à vous dire, c'est que depuis notre visite à la Pierre-aux-Fées, le caractère de Marceline a visiblement changé. Sa mère s'en applaudit, et moi...

— Vous, madame ?

— Je réfléchis souvent à ce rêve étrange qui a produit une si vive impression sur ma jeune amie.

— Mais vous ne croyez pas qu'une fée l'ait transportée en Allemagne et en Amérique ! s'écrieront plusieurs dames avec un accent d'indignation.

— Cela me serait difficile, attendu que Marceline ne m'a pas quittée un instant, répondit madame Walter, mais je pense qu'il n'est point impossible que notre perfectionnement s'opère au moyen de transformations successives, soit dans ce monde, soit dans ceux que nous aimons à contempler aux heures silencieuses de la nuit.

FIN.

Jeanne MUSSARD.

UU avare s'était persuadé qu'un animal pouvait fort bien vivre sans manger, et, tentant d'abord sur ses chevaux la pratique de cette belle théorie, il diminua peu à peu leur provision de foin et d'avoine. Il parvint à les laisser trois jours sans nourriture ; le quatrième, il est vrai, les pauvres bêtes étaient mortes.

— C'est dommage, dit-il, elles commençaient à s'y accoutumer !

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.